

DOSSIER



LE COMMISSAIRE LLOB RESSUSCITÉ

En exclusivité *El Watan* publie une planche de la BD adaptée du roman de Yasmina Khadra, *Le dingue au bistouri*, sous la plume du dessinateur Mohamed Bouslah et qui sortira à l'occasion de la tenue du FIBDA. (Lazhari Labter Edition, 2008, 122 pages.)

REGARDS D'ÉDITEURS

W DALILA NADJEM, directrice générale des éditions Dallmen :
«Je le reconnais, nous n'avons pas su répondre à une demande. Il faut savoir qu'éditer un album nécessite plus d'une année de travail, dans la recherche de textes, la réalisation des dessins... ce qui en fait un produit cher, comme partout dans le monde. Mais indiscutablement, la BD doit maintenant faire partie du domaine éditorial.»



W SOFIANE HADJADJ, directeur des éditions Barzakh :
«La BD souffre de mêmes maux que le livre en général : absence de lectorat par défaut de production et vice versa et une production

faible en quantité et en qualité. Il faudrait des tirages importants pour que les BD soient peu chères et rentables à la fois. Autre facteur : la création fait défaut car il y a absence de culture visuelle par défaut d'enseignement de la question de la représentation en général. Enfin : la BD - au même titre que le polar - est toujours le reflet de l'inconscient (frustrations, angoisses...) et partant de l'imaginaire d'une société, autrement dit de la liberté d'expression donc de représentation. La BD est un art populaire, plus que pour d'autres arts, il lui faut trouver le bon rapport à la société, à la langue parlée, aux images véhiculées. Ce pourquoi, il y a très peu de BD dans le monde arabe - hormis le Liban. C'est un serpent qui se mord la queue!»

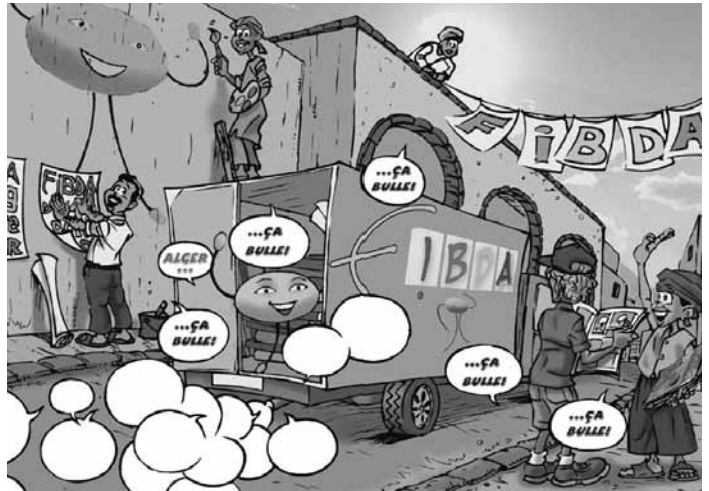
W LAZHARI LABTER, directeur des éditions Alpha et de sa propre maison d'édition :
«Au moment où aucun éditeur n'en faisait, j'ai décidé de lancer les BD à l'Anep. En 2003, j'ai contacté Bouslah pour ressortir ses trois BD, alors épuisées. Après mon départ, j'ai créé en 2005 les éditions Lazhari Labter. J'ai contacté Bouslah qui venait de terminer l'adaptation du Dingue au bistouri de Yasmina Khadra, et nous avons eu l'accord de ce dernier. Et je vais continuer ! J'ai envie de mettre en BD l'inspecteur Tahar.»



C'était un rêve de gamin. Lancer un album de bande dessinée inédit en Algérie, qui plus est adapté d'un roman de Yasmina Khadra, est, pour Lazhari Labter, une aventure à la fois professionnelle et affective. Alors que s'ouvre aujourd'hui un nouveau Festival international de la bande dessinée d'Alger (FIBDA), le directeur des éditions Alpha, désormais également directeur de sa propre maison d'édition, va faire la promotion de son premier opus à bulles. *Le Dingue au bistouri* (voir planche page ci-contre). Un événement dans l'histoire de la BD en Algérie, absente du paysage éditorial depuis les années 1980. Le dernier festival qui lui a été consacré remonte d'ailleurs à... 1988. C'est que le neuvième art, contrairement au dessin de presse et à la caricature, n'a jamais vraiment trouvé son créneau, plombé par des années d'interdiction de territoire et trop coûteux à fabriquer pour les éditeurs. «Pourtant, nous avons une vraie culture de la bande dessinée», affirme Lazhari Labter. «Certains béhémotes algériens ont été primés en 1983 au festival de Lucca, en Italie. Mieux, certains ont contribué à former d'autres dessinateurs du monde arabe.» Les différentes tentatives de revues ou de planches le prouvent, à l'image de *Naâr*, une sirène à *Sidi Ferruch* (parue dans *l'hebdomadaire Algérie Actualité* en 1967 sous la plume de Mohamed Aram), de *M'Quidech* (la première revue de BD parue en 1969) par Maz, Slim et Aram, qui disparaîtra en 1974, puis reviendra un temps en arabe en 1978, ou des initiatives avortées du ministère de l'Environnement avec *Ibtacim*, du ministère des Moudjahidine avec *Tariq*, ou même de la Gendarmerie nationale avec *Baroud*. «Nous sommes nombreux à avoir appris à lire avec des bandes dessinées, ce qu'on appelait 'mikryettes' dans les années 1960, poursuit Lazhari. Ces petits formats venaient d'Italie, de France et étaient destinés aux pieds-noirs, mais on les trouvait dans tous les kiosques, jusque dans les petits villages et les villages.» Alors, un festival peut-il faire renaitre la BD ? «La n'est pas notre objectif», explique Abdelrahmane Djel-faoui, directeur des relations publiques du festival. «Nous voulons surtout favoriser les échanges entre les jeunes, les éditeurs. C'est clair qu'au départ, on sort un peu du néant. Mais en même temps, on s'est rendus compte en mettant sur les rails le festival, que la BD

UN NOUVEAU FESTIVAL INTERNATIONAL LUI LA BANDE DESSINÉE À LA RECHERCHE

Jusqu'au 19 octobre, différentes animations sont organisées à travers la capitale



Dessin offert au festival par l'artiste Bibi Benzo du Cameroun

n'est pas morte. Il y a toute une génération underground de jeunes vraiment talentueux qui, sans école, sans support, sans moyens, ont envoyé des dessins d'une qualité plus qu'honorable.» Les trois concours organisés à l'occasion du FIBDA ont reçu plus de 200 inscriptions, 160 pour les jeunes talents et les scolaires et 48 pour l'affiche. 26 à 27 pays africains, européens, d'Amérique latine sont représentés.

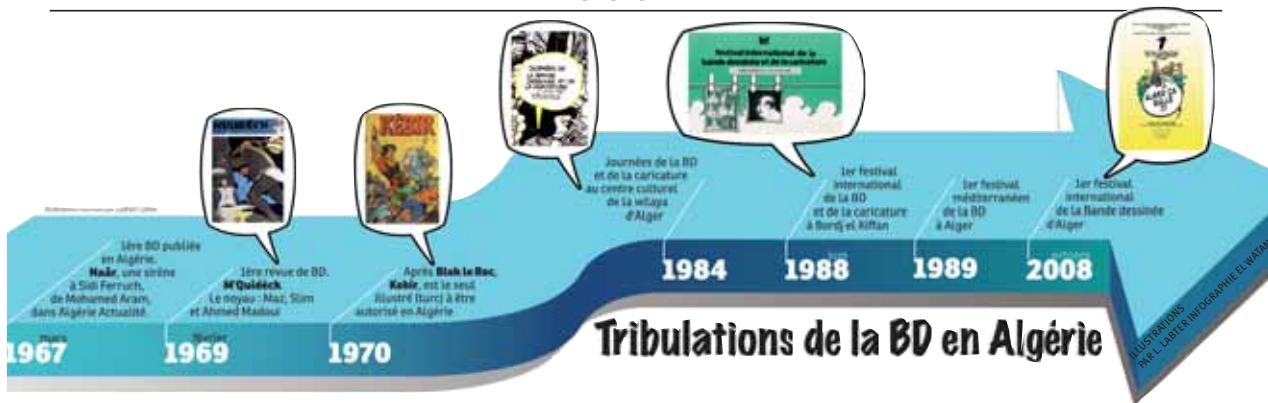
UN GAG

Ceux qui croient au renouveau de la bande dessinée insistent sur le changement de contexte. «Avant, la BD circulait sous le manteau, poursuit M. Djel-faoui. Or, ce qui fait la force de la BD, c'est la liberté. Aujourd'hui, les libertés existent. Le contexte mondial, lui aussi, a changé : avant on travaillait une BD dans son coin, aujourd'hui, le croisement des arts est devenu une nécessité. Un dessinateur doit travailler avec un coloriste, un infographe, des spécialistes du dialogue... la chaîne d'artistes et d'artisans est de plus en plus longue.» Lazhari Labter partage aussi ce point de vue : «La BD est un art à part entière : des chaires universitaires, des encyclopédies, des thèses... lui sont consacrés. L'image de la BD à lire en cachette, pour des gens un peu

«dérangés», c'est fini.» Sur le réservoir de talents dormants, Maz, dessinateur d'El Watan, est plus nuancé : «C'est vrai, il y a beaucoup de jeunes qui dessinent très bien mais ils n'ont pas la technique de base de la narration en images, que nous n'avions pas non plus dans les années 1970 mais que nous avons apprise avec nos copains cinéastes et réalisateurs.» Outre autre dessinateur, Zino, pour d'autres raisons, lui, n'y croit plus : «Organiser un festival de la BD alors que la BD n'existe pas, c'est un gag ! La bande dessinée a été cassée dans les années 1980 par des considérations d'ordre politique, au même titre que toutes les expressions artistiques, et il faudrait des années avant qu'elle retrouve son lectorat.» Il faudrait recréer le réflexe de l'achat, ajoute-t-il, inciter les enfants dans les écoles à lire des bandes dessinées. Quant aux éditeurs, ils ne s'y aventurent pas et ce n'est pas un hasard, ils savent qu'ils s'y casseraient les dents !» Lazhari Labter, pour sa part, n'en démonte pas : «S'il y a une réflexion menée dans ce sens et une équipe sérieuse qui se lance, la BD pourra même marcher très fort, car il y a des lecteurs de tous âges. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on a privé les Algériens, de 1966 à presque 2006, d'un art d'ouverture sur

le monde, d'enfance, de rêve et malgré cela, ils ont continué à dessiner et à lire !» Reste à trouver le plus important : l'argent. «Car la BD revient cher, souligne Maz. Il y a quelques années, nous avions fait des calculs. Une petite revue mensuelle revient au moins à 100 DA. La question est : est-ce que cette somme est à la portée d'un enfant ? La bande dessinée a vraiment besoin d'argent et de soutien. L'éditeur tunisien de Kaous Kouzah, par exemple, ne paie pas pratiquement pas d'impôt...» Lazhari Labter choisit de rester optimiste : «Un album coûte cher s'il est entièrement en couleur, bien sûr ! Mais en noir et blanc, ça n'imprime cent pages de roman ou cent pages de BD, c'est pratiquement la même chose. Les journaux, qui font des suppléments culturels ou télé, pourraient être les soutiens !» Pour M. Djel-faoui du FIBDA : «nous n'avons pas d'autre alternative que de développer la bande dessinée, en pleine explosion ailleurs dans le monde. On ne peut pas vouloir un projet de société axé sur la modernité sans développer les sous-basements des loisirs. Plus on développera la culture en général, plus on s'acceptera et on révélera le travail, les potentialités des jeunes et, ainsi, en faire de véritables citoyens.» Mélanie Matarese

DOSSIER



EST CONSACRÉ À PARTIR D'AUJOURD'HUI D'UN NOUVEAU SOUFFLE

Artistes et éditeurs débattent de l'avenir de la BD en Algérie.

SALIM BRAHIMI. *Directeur du magazine Laabstore*

«Les supports manquent aux jeunes talents»

Un marché de la BD émergent et viable économiquement, vous y croyez ?

Il y a des lecteurs, des gens qui produisent, l'offre et la demande sont bien présentes. Il manque juste une impulsion pour lancer la machine.

Que manque-t-il aux jeunes talents pour percer ?

Des supports qui leur permettent de s'exprimer, tels que notre revue.

Il faut dire que l'édition ne s'intéresse pas à la BD, parce que ce n'est pas assez lucratif. On pense que l'Etat devrait encourager les jeunes et surtout leur



donner goût à la lecture. Le but étant de produire et pourquoi pas exporter.

Pourquoi votre revue ne s'y consacre-t-elle pas exclusivement ?

Notre choix éditorial à *Laabstore* a été fait en fonction de ce que nous aimons et de ce qu'aime notre lectorat. Les jeux vidéo et la BD se rejoignent souvent dans des productions qui ne passent pas inaperçues.

Même le cinéma en fait partie, le meilleur exemple sont les adaptations de BD en jeux vidéo tels que Tintin, Astérix, Naruto et autres. *Ad. M*

JOUMANA MEDLEJ. *Auteur de la BD libanaise*

Malaak, angel of peace

«La BD est un produit destiné aux enfants !»

Selon vous, à quoi est due la pauvreté de la BD dans le monde arabe ?

Essentiellement, à deux facteurs : un marché fragmenté et un manque de culture appropriée. Le monde arabe est un patchwork de cultures, qui ont bien moins en commun, culturellement, que les nations européennes où fleurit la BD. Même la langue est un obstacle, car le dialecte de l'un est presque opaque pour l'autre. De plus, les professionnels de la publication constatent que le monde arabe ne lit pas. Toute publication ne peut donc toucher qu'une infime partie de la population. Nous nous heurtons déjà



au fait qu'un auteur ne peut pas vivre de son art et que peu d'éditeurs veulent tenter l'aventure. Financés à part, la BD n'est tout simplement pas appréciée. Pour le monde arabe, c'est un produit pour enfants qui n'est pas digne d'intérêt. L'expression artistique est tout aussi négligée. On apprend aux enfants que dessiner des histoires, ce n'est pas sérieux. Combien de jeunes talents, dans ces conditions, peuvent avoir la motivation nécessaire aux années d'apprentissage et de labeur pour créer une BD, tout en affrontant famille et société et sachant qu'il n'y a aucune récompense au bout ? On les compte sur les doigts d'une main ! *Ad. M.*

SALIM ABDELOUAHAB. *23 ans, 1^{er} prix Affiche du festival*

«Mon carnet me suit jusque sur la plage !»

Comment avez-vous découvert l'univers de la BD et le dessin ?

Grâce au mari de ma sœur, un artiste des Beaux-Arts, qui possède de nombreuses BD de Lucky Luke à Titeuf en passant par Tintin. Je dessinais depuis que j'ai 7 ou 8 ans ! Je faisais des dessins en tous genres, y compris des caricatures et des tatouages. Mon carnet est toujours à côté de moi et me suit jusque sur la plage !

On imagine que vous aimeriez bien pouvoir en vivre...

Oui, bien sûr ! Comme je suis technicien



supérieur en informatique et web-designer dans une entreprise de communication, j'aimerais bien m'orienter vers la 3D. Car aujourd'hui, l'ordinateur est indissociable de la BD, puisqu'on en a besoin pour dessiner la maquette, scanner, redimensionner, appliquer les couleurs...

Croyez-vous que les jeunes talents comme vous peuvent contribuer à faire renaître la BD dans le pays ?

Mais sortons d'une période vraiment noire mais il y a des compétences et elles vont s'exprimer. Ça viendra avec le temps. *Mel. M.*

16 RENDEZ-VOUS À NE PAS RATER

■ CONFÉRENCES
Processus de la gestion d'une BD

Par Soeyoshi (Japon)
Bibliothèque nationale
Jeudi 16 à 14h
Influence du Manga sur la jeune génération
Ilan N'guyen (Japon) suivie du film *Doreamon*
Bibliothèque nationale
Jeudi 16 à 16h
Panorama de la BD de 1963 à nos jours
Lazhari Labter (Algérie)
Ecole des beaux arts
Samedi 18 à 11h

Bibliothèque nationale
Jeudi 16 à 10h

■ EXPOSITIONS
BD africaine
Galerie Racim
Jusqu'au jeudi 30
Jeunes talents / Jeunes espoirs (Algérie)
Bastion 23
Jusqu'au jeudi 30
Dessins de Cheikh Sidi Bemol
Galerie Frantz Fanon, OREF.
Jusqu'au lundi 20

■ ATELIERS
Initiation à la création d'une bande dessinée
Par Philippe Brocard
Ecole pilote La Marjolaine, Kouba.
Adaptation d'une BD en film d'animation
Par Djilali Beskri
Ecole supérieure des Beaux arts

■ PROJECTIONS
Salle Ibn Zeydoun, OREF.
Vendredi 17
16h. Corto Maltese
18h. Persepolis
Samedi 18
14h. Azur et Asmar
18h. Immortel
Lundi 20
14h. Astérix et les Vikings
16h. One peace
18h. L'enfant roi

■ COLLOQUE
Imaginaire(s), héritage & avenir

Tout le programme sur <http://bdalger.net>

BÉMOL

UNE BELLE INITIATIVE, MAIS...

L'organisation d'un festival international de la bande dessinée est une bonne initiative, hormis quelques coacs bien significatifs. D'abord, il aura fallu attendre le ministère de la Culture pour lancer l'idée, ce qui donne la gênante impression que les dizaines de promoteurs de l'édition algérienne ont toujours besoin du coup de pouce officiel. Une manière bien claire de dire que nous ne sommes pas sorti du schéma d'un Etat qui materne la chose culturelle.

Comme si l'Etat devait toujours prendre par la main nos acteurs culturels pour leur montrer le chemin. Certains avanceront l'argument des moyens, que détient seule la puissance publique. Mais là, il s'agit d'idées et il est malheureux qu'on attende sagement que l'Etat décide et imagine les initiatives culturelles.

Autre dysfonctionnement plus pratique, la mauvaise politique de communication : on ne peut organiser une conférence de presse pour annoncer l'événement sans donner de programme aux médias représentés. Sans parler des changements de programmation et du peu de publicité autour de l'événement, ce qui caractérise les initiatives officielles du type «Alger, capitale de la culture arabe 2008». Enfin, dernière observation : l'absence du grand dessinateur Slim du programme du festival. Comment peut-on justifier une telle défaillance ? *Ad. M.*